

sion, il avait acquis dans l'art des déguisements une habileté si grande, que lorsqu'il entra, quelque moments plus tard dans la chambre de madame de Varni, celle-ci eut peine à le reconnaître.

Elle le reçut dans sa chambre : elle avait renvoyé ses femmes, et elle était seule, plongée dans son fauteuil de malade. De toute sa beauté d'autrefois, elle n'avait conservé que ces grands yeux bleus et ces magnifiques cheveux blonds cendrés que Julio poignait et déroulait sous ses doigts pendant qu'elle parlait à Claude.

Celui-ci, dont l'âme bronzée et endurcie par la douleur venait pour ainsi dire de se rasséréniser et de s'attendrir sous la douce influence de son amour, éprouva un sentiment de pitié profonde en contemplant cette femme, cette noble compagne de son enfance, tendant vers lui sa main diaphane et son bras désharné.

— Claude, lui dit-elle, nous nous regardons, et nous nous étonnons tous deux l'un de l'autre, n'est-ce pas ? J'admire ton bon air : que dis-tu du mien ?

— Oh ! madame ! s'écria le jeune homme les larmes aux yeux.

— Ne me plains pas ; je suis contente aujourd'hui, contente de moi comme de toi : nous sommes tous deux tels que nous devons être, toi pour vivre, moi pour mourir.

Et un sourire effleura ses lèvres livides.

— Donnez-moi donc vos ordres, reprit Claude ; quels qu'ils soient, je suis prêt à vous obéir.

— Tu vas partir pour Avignon ; tu t'arrangeras pour y arriver de nuit ; tu ne te feras reconnaître à personne qu'à Dominique Ermel ; tu lui diras que je l'attends : ensuite tu feras passer à Antoinette Margerin cette lettre que j'ai eu la force de lui écrire, et où je la prie de venir bien vite me retrouver ici, avec son père, si elle veut m'embrasser encore une fois. J'en suis sûre, ni elle, ni M. Margerin ne résisteront à cette prière... Oh ! je veux que la réunion soit complète.

— Et elle le sera, je vous en réponds, reprit Claude ; et ni Dominique Ermel, ni le père Margerin, ni mademoiselle Antoinette ne manqueront à l'appel. Voilà tout ce que vous avez à m'ordonner ?

— Oui, pour aujourd'hui. Maintenant, pars sans perdre une minute... Voyons ; nous sommes au 5 octobre : tu ne peux pas être à Avignon avant le 7 : le 10 au matin, vous devez tous être ici, Dominique, Antoinette, M. Margerin et toi.

— Oui, madame.

— Mais au moins, pas un jour de plus ; songez tous que mes heures sont comptées, et qu'il faut que je sois encore vivante quand vous vous trouverez réunis dans cette chambre. Pensez bien à tout ; que personne, excepté Dominique, ne te reconnaisse ; n'oublie pas qu'à dater de ce moment, tu ne t'appelles plus Claude Rioux, mais Arrioli : n'oublie pas que, de la commission que je te donne, dépendent ta vengeance et la mienne !

Claude s'inclina et sortit précipitamment.

Pendant les quatre jours qui suivirent, l'état de madame de Varni s'aggrava avec une rapidité effrayante. Mais elle disait des temps à autre à Julie qui se désolait :

— Rassure-toi ; je vivrai jusqu'au 10 octobre.

Le 10 au matin, vers neuf heures, Antoinette Margerin arriva avec son père. elle se précipita en pleurant sur le lit de madame de Varni et la tint étroitement embrassée :

— Prends garde, cher enfant, lui dit doucement la malade ;

mon souffle pourrait te donner mon mal, et je veux que tu restes toujours belle.

Maître Margerin avait la physionomie solennelle et lugubre que prennent inévitablement les notaires en pareille circonstance.

— Antoinette, reprit madame de Varni, je te remercie ; il m'eût été cruel de mourir sans revoir la douce compagne de mon enfance... Ah ! nous étions heureux alors ! quels bons moments nous y avons passés au bord du Rhône, à respirer cet air libre et pur, cette bise qui faisait circuler dans nos veines des frissons de jeunesse et de vie !... Mais où vais-je égarer mes souvenirs ? ajouta-t-elle en essayant de se soulever sur son séant : monsieur Margerin, soyez le bienvenu : vous avez depuis longtemps la confiance de ma famille, et c'est à vous seul que j'ai dû songer pour faire mon testament : seulement, je ne le ferai que ce soir.

Quelques heures après, on vit arriver Dominique Ermel ; une vive rougeur teignit les fraîches joues d'Antoinette ; madame de Varni le regarda avec anxiété, comme si elle s'attendait à voir quelqu'un derrière lui :

— Et Claude ? lui demanda-t-elle à voix basse au moment où il s'approcha de son chevet.

— Il vous fait dire qu'il sera ici à huit heures du soir.

— Huit heures ! reprit-elle en regardant la pendule ; ce ne sera pas trop tard ; mais nous aurons juste le temps.

La journée s'écoula avec cette lenteur silencieuse, inquiète, trop bien connue de tous ceux qui ont passé de semblables heures auprès du lit d'un mourant ; de temps en temps, Clotilde, qui s'affaiblissait de plus en plus, faisait signe à Dominique et à Julio que Claude n'arrivait pas.

Dans le courant de la soirée, un prêtre, instruit de l'état désespéré de madame de Varni, fit demander si elle voulait le recevoir :

— Pas encore ! le notaire avant le prêtre ! répondit-elle.

Enfin, huit heures sonnèrent ; presque au même instant, Claude parut au seuil de la chambre. L'unique flambeau qui éclairait l'appartement répandait une lueur si faible et si pâle, et d'ailleurs Claude était si bien déguisé, que ni maître Margerin ni même Antoinette, ne le reconnurent. Il ressemblait à s'y méprendre à un domestique ordinaire venant se mettre aux ordres de sa maîtresse.

Afin de mieux donner le change, il apportait un plateau sur lequel il avait mis une potion et un verre.

Il s'avança, sans affectation d'empressement, vers madame de Varni, et en posant le plateau sur le guéridon, il dit de façon à ce qu'elle seule pût l'entendre :

— Excusez-moi, madame, si je vous ai fait attendre ; j'ai eu besoin d'une nuit de plus...

— Et pourquoi ?

— Pour tuer Baptistin.

— Ah ! tu as bien fait ; j'avais oublié de te le dire, reprit-elle avec calme : puis elle ajouta à voix haute. Arrioli, laissez-le ce plateau, et donnez à M. Margerin tout ce qu'il faut pour écrire... Monsieur Margerin, soyez assez bon pour me prêter votre ministère.

Le notaire s'assit devant une petite table, et déroula un cahier de papiers. Dominique Ermel à ses côtés ; Julia, debout près du lit, tenait dans ses mains une des mains de Clotilde, et interrogeait le pouls avec angoisse ; toutes les cinq minutes, elle lui faisait respirer un cordial qui la ranimait pour un instant ; Antoinette, un peu en arrière, ne cessait pas de prier : avec ses